

Joseph Vente raconte...

## *Cinq ans prisonnier en Allemagne*

(1940-1945)

### Préface

*Cinq ans, ça fait long. On ne se voyait plus revenir. On n'avait plus d'affection pour sa famille, plus d'affection pour son pays, ni rien du tout...*

Cinq ans prisonnier en Allemagne. Ce récit marque le désir de Joseph Vente de faire connaître et garder en mémoire ce qu'ont été en fait neuf années de sa vie, neuf années gâchées par un service militaire et une guerre qu'il n'avait pas choisis.

Les souvenirs de Joseph Vente relatent des faits avec précision, sans haine, laissant apparaître des signes d'amitié envers ses camarades, du respect et même de l'affection vis-à-vis d'Allemands qui n'étaient pas tous des nazis.

Que ce récit permette aux générations d'aujourd'hui et de demain, de connaître ce que fut l'épisode tragique de la vie d'un homme ordinaire de chez nous.

Cette guerre, la dernière on l'espère, aura toutefois fait naître l'idée d'une Europe juste, unie et solidaire. Aujourd'hui cette Europe se construit, elle n'est pas parfaite bien sûr, mais elle a su montrer son efficacité en garantissant la paix entre nos deux pays depuis plus d'un demi-siècle.

Merci Joseph, vous le témoin d'une époque, d'avoir bien voulu faire part de votre passé.

29 juillet 2005

**Henri Clairet**

maire de Saint-Jean-Soleymieux

## Introduction

Cinq années de captivité en Allemagne, précédées de deux années de service militaire : ainsi aura passé la jeunesse de Joseph Vente, comme celle de bien d'autres hommes de sa génération. Il livre ici ses souvenirs, recueillis et transcrits par son voisin Joseph Barou.

Qu'est-ce qui, soixante ans plus tard, reste marqué dans la mémoire de Joseph Vente ? De la période de service militaire, à Colmar, ni de la guerre, au cours de laquelle *on ne s'est presque pas battu*, il ne parle longtemps. La période qui le retient le plus, c'est celle pendant laquelle, prisonnier de guerre et parqué dans un camp, il a travaillé dans une fabrique de plaques de ciment puis chez un agriculteur.

Le lecteur sera marqué par l'évocation de la tristesse qu'éprouve Joseph de n'être *guère plus qu'une bête* au cours de ces cinq années, à cause de l'ignorance dans laquelle lui et ses camarades sont de la situation militaire et politique, de l'éloignement, du confinement, de la grande frustration de ne pouvoir parler la langue du pays qui le retient captif. Ne sachant rien de ce qui se passe, n'ayant que très peu de nouvelles du pays, il dit se désintéresser alors de tout : *Plus d'affection pour sa famille, plus d'affection pour son pays, ni rien du tout.*

Il raconte : les conditions de vie dans les camps, le sol dur et la paille sur laquelle on dort avec les poux, les privations, les faux espoirs de retour, l'interminable attente... *C'est difficile à croire : cinq ans !* Malgré cela, il laisse l'impression d'être sans rancune, un homme de paix pour qui importent, à l'époque de sa captivité comme aujourd'hui, les gestes symboliques de rapprochement entre Français et Allemands. Avec pudeur, il livre des anecdotes qui laissent percevoir ses opinions. Son jugement est sobre : il ne juge pas s'il ne sait pas, sinon *on ne parlerait pas comme il faut*. La guerre, dont il dit à plusieurs reprises qu'il ne savait rien, lui semble étrangère, d'autant qu'il dit, "là-bas", n'avoir *pas trouvé le vrai nazi*. Son point de vue pourrait être illustré cependant par le sort qui est fait, et qu'il a le soin de noter, aux images des personnages tristement célèbres d'alors : celle de Pétain, affichée dans le camp, *personne n'y portait attention* ; celle d'Hitler, l'agriculteur chez qui il travaillait l'avait *dans sa maison mais il ne l'affichait pas*.

Que nous dit de lui Joseph Vente ? Peu de choses. Fils de paysan de la montagne forézienne, catholique, il a fréquenté l'école. Il évoque au passage sa mère, deux frères, comme lui mobilisés, une sœur. On comprend que la famille n'est pas des plus aisées. C'est avec le regard, le savoir, les convictions, la manière de penser et d'agir d'un jeune montagnard forézien qu'il observe et commente ce qui l'entoure. La comparaison est sa méthode d'observation ; son point central de comparaison est à Gumières. Que voit-il ? Qu'a-t-il retenu qui lui paraît devoir être livré ?

D'abord, il sait à quel niveau il est situé dans une hiérarchie sociale dont il connaît les échelons, et que diverses situations vont confirmer. Ne se sous-estimant pas, il a conscience de la relative supériorité qu'il tire de savoir lire et écrire, à la différence de plusieurs de ses camarades, tel ce pauvre "beauseigne" de la Haute-Loire qui, *pas bien instruit (...), l'était encore moins que moi*, ne savait ni prendre le train ni "ire la boîte aux lettres", et finalement, *ne savait rien du tout*. Mais, s'il le fallait, les circonstances lui rappelleraient quelle est sa place, plutôt vers le bas de l'échelle. Au service militaire, il joue, à l'occasion, le rôle de domestique lors des réceptions qu'officiers et civils, "ces messieurs", organisent en ville ou "chez madame", l'épouse du colonel. Un de ses camarades prisonniers, originaire de l'Allier, avait "peut-être 60 vaches. C'était une grosse, grosse propriété", a-t-il retenu, *ce qui n'était pas le cas des fermes de Gumières*. Prisonnier et ouvrier agricole à la fois, celui pour qui il travaille est, selon le terme forézien, son "patron". Fils de paysan, il trouve que ce patron - à qui il porte de l'estime -, vieil homme qui avait tenu un grand restaurant à Berlin avant de revenir au pays avec son frère, *n'était pas un vrai paysan* : c'est comme le constat d'un défaut originel, au point qu'il n'a jamais pu se rendre compte

*s'il avait un bon commandement ou pas, comme aurait su en juger un valet de ferme forézien face à vrai cultivateur, de 50 ou 60 ans.*

Il porte un regard curieux sur les diverses pratiques et techniques qu'il découvre. C'est l'agriculture qui, occupant le plus longtemps la conversation, lui fournit son plus grand sujet d'observation et d'étonnement. Le soir au camp, il discute avec ses camarades, tous "fils de paysans", chacun parlant *de son coin, de ce qu'il faisait, de chez lui, de ci, de çà*. Mais c'est surtout dans ce qu'il voit chaque jour à la ferme que tout lui apparaît si différent. Au premier regard, dans ce pays *plat comme la table là-bas en Saxe*, quand on lui montre les champs : *Ce n'était pas morcelé comme chez nous, c'était d'un seul tenant*. Une ferme entre quatre bornes : l'objectif sans cesse rêvé, et rarement atteint, par les générations de paysans foréziens ! L'agriculture de la campagne saxonne réserve au Forézien bien d'autres surprises : une machine à traire, des machines à planter les pommes de terre dont, à Gumières alors, on ignorait même l'existence, une moissonneuse-lieuse, une batteuse, une machine électrique à couper la paille, des faucheuses quand *chez nous, on moissonnait encore tout au volant, on fauchait à la faux*, les engrais, que *chez nous, à Gumières, on ne connaissait même pas*. Le constat est celui de l'observateur : *Ces paysans étaient déjà en avance pour bien des choses*. Le commentaire, celui du travailleur : *C'était du travail moins pénible qu'en France*.

L'étonnement du paysan ne se limite pas aux aspects du métier agricole proprement dit. La référence au mode de vie à Gumières le fait s'intéresser à tout ce qui en diffère dans ce qu'il voit de la vie quotidienne allemande : la propreté dans les rues et les étables, le confort et la coquetterie à l'intérieur des maisons quand sa mère *balayait encore avec un balai en genêt*, les habitudes alimentaires - *c'était tout différent de chez nous* -, les soins aux malades, le culte des morts, la religion...

Ses qualités d'observateur attentif amènent le captif à une sorte de proximité, voire d'intimité, avec ceux qui, malgré lui et malgré eux, l'accueillent : il nous parle des hernies et des habitudes de rasage du patron, des soins particuliers qui lui ont été donnés à l'occasion d'une angine, de ses relations avec les membres de la famille et celle des locataires, du cadeau d'une bague que lui fait la petite-fille du patron, de la mort d'un voisin... Signe et témoin de la relation établie, il a *une photo qu'ils m'avaient donnée après les noces d'or du patron* (page 25).

Le jeune paysan de Gumières qui, comme ses camarades, pensant être bientôt libéré, *n'a pas cherché à s'évader*, aura donc passé cinq années captif. Les pages qui suivent, en même temps qu'elles en sont le souvenir, en dressent une sorte de bilan, paradoxal : souffrance d'une jeunesse sacrifiée, découverte d'un autre monde.

**Maurice Damon**

*Village de Forez*